

On vient de voir la fin tragique du seigneur Pantaloon, qui fut le meilleur des rois. Un peu bête, un peu grognon, un peu taquin, un peu farouche, un peu sanguinaire, mais en somme bien supérieur à tous les animaux de son espèce.

Enfin il était mort. Il fallait l'enterrer, et tout d'abord l'exposer sur un lit de parade aux yeux de son peuple, pour que celui-ci ne pût pas douter que son bien aimé souverain était allé rejoindre ses ancêtres là où nous irons tous, c'est à dire en paradis, je l'espère du moins pour vous et pour moi, mes très chers frères.

Mais voilà, exposer le pauvre défunt sur un lit de parade n'était pas du tout commode. Il avait eu la gorge coupée par le couteau du scélérat Polichinelle, de façon que la blessure était béante et abominable à voir. Son gendre, qui savait par expérience qu'avec beaucoup d'or et d'argent on peut acheter bien des choses, imagina de faire venir le barbier du roi Pantaloon et de lui dire un peu de mots ceci :

—Peluquero (c'était le nom de ce fonctionnaire), j'ai reçu de toi ce soir un grand service.

—Votre Altesse est bien bonne, répliqua le barbier.

—Je te rends justice. Tu as servi fidèlement mon beau père. Tu le rases deux fois par jour et d'une main légère...

—Ah ! je l'aurais rasé toute la journée, si j'avais voulu y consentir, dit Peluquero, mais sa majesté n'est pas patiente ; elle s'empêche souvent et même la semaine dernière elle m'a coiffé de mon aiguille remplie de savon moussueux.

—Peluquero, dit Polichinelle d'une voix grave et triste, Sa Majesté ne te coiffera plus jamais.

—Oh ! s'écria le barbier comme frappé d'un coup au cœur, serais-je destitué ?

—Mon ami, ce grand prince n'est plus...

Il écarta le rideau de tapisserie et montra le cadavre sanglant de Pantaloon.

— Mais, continua Polichinelle, avant de mourir il m'a nommé son héritier et son exécuteur testamentaire et je t'avertis qu'il t'a légué une somme considérable...

—O le bon roi !... Quelle somme s'il vous plaît, monseigneur ?

—Cent mille francs de France ou vingt cinq mille roubles argent de Russie, à ton choix.

—Oh ! s'écria Peluquero, c'est une femme qui sera contente ! Et mes trois filles ! Et mes cinq garçons ! Et tout le reste de la boutique ! O le bon roi ! Le bon roi ! L'on en mangerait, si l'on ne se retenait pas.

Polichinelle sourit et ajouta :

—Mais...

—Ah ! il y a un mais ?

—Oh ! tout petit. Un jeune mais qui vient de naître. Il a mis pour condition à ce legs que le légataire avouerait publiquement devant le Sénat, la Chambre des députés, les archevêques, les évêques et tous les grands du royaume, qu'il a, par maladresse et voulant simplement le raser comme à l'ordinaire, coupé le cou de Sa Majesté.

—Ah ! diable ! s'écria Peluquero avec inquiétude, mais c'est un crime de haute trahison, cela.

—Possible, mais les cent mille écus sont à ce prix.

—Monseigneur, vous disiez tout à l'heure cent mille francs ?

—C'est par erreur. Je voulais dire cent mille écus.

—Non. Décidément, je ne puis pas risquer une tête pour ce prix, reprit Peluquero, un peu tenté pourtant par une si forte somme.

Abrus Polichinelle lui dit d'un air méprisant :

—Eh ! que veux-tu qu'on fasse de ta tête sans cervelle ? Est-ce l'usage de couper la tête des ânes ? Au reste, accepte ou refuse, comme tu voudras. Cent mille guinées anglaises qu'est-ce que cela pour un barbier ? moins que rien.

—Cent mille guinées anglaises, s'écria Peluquero. Vous dites cent mille guinées ? mais c'est vingt cinq fois cent mille francs. Et vous me donnez cela pour moi tout seul ? je consentais à dire ce mensonge ?

—Comme tu vois.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents à huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 6 Mars 1886



FUNÉRAILLES.

SON CHIEN EST MORT

Vous êtes prié d'assister aux funérailles du

CHIEN DE M. DECARY PITEUSEMENT DÉCÉDÉ

dans la journée du 1er mars 1886.

Son agonie a commencé à 9 heures a. m. et s'est terminée à 5 heures du soir.

On se réunira au domicile mortuaire au bureau du Monde.

Messieurs Corbeil et Tétu seront les porteurs.



APRES LES ELECTIONS

Il s'est passé durant la journée de lundi dernier de curieux phénomènes.

On a vu le nez de M. Tétu s'allonger tout à coup ; vers cinq heures du soir il était long de plusieurs pieds. Les nez de M. Corbeil, Vanasse et autres cabaleurs de M. Decary ont grandi aussi de plusieurs pouces.

Cela devenait même très gênant dans le bureau du comité central du candidat populaire, car tous ces nez allongés gênaient terriblement la circulation.

La boutique de Monde a été tellement frappée par la déconfiture du candidat populaire, que la plupart des membres de la famille Pendar, vont renoncer à la vie politique.

M. Tétu va se faire trappiste et renoncera à la culture des mûses.

M. Charotte a fait application pour avoir une licence de charretier.

M. Vanasse n'est pas encore décidé sur ce qu'il va faire, mais il est probable qu'il va encore une fois tourner du côté où le vent souffle.

M. Dansereau, (du Monde) va vivre de ses rentes. Seul M. Corbeil n'a pas perdu tout espoir, il est encore convaincu que M. Decary a eu une majorité de trois mille à quatre mille voix. On ne peut pas lui ôter cette idée de la cervelle, et il est à craindre que cette idée fixe ne tourne à une monomanie incurable.

UNE MANŒUVRE ELECTORALE

Voici à la suite de quelles circonstances Auguste Pipard se décida à voter pour M. Decary :

Longtemps il avait hésité entre M. Beaugrand et le candidat du Monde ; il lisait journellement la Patrie, le Monde, la Presse, voire même le Canard et ses idées s'étaient un peu embrouillées à peser le pour et le contre de chaque candidat. Voulant remplir en conscience ses devoirs de bon citoyen, il n'en dormait plus ; ses nuits étaient agitées, et Mme Pipard qui ne pouvait plus fermer l'œil tant son mari gigotait, eut court à ses incertitudes en l'engageant à ne voter pour personne.

— Comme cela tu seras certain de ne pas te tromper, lui dit-elle judicieusement, et de plus tu ne feras de peine à personne.

— Tu crois ?

— Certainement on ne sait jamais ce qui peut arriver en élections ; si tu votes pour Beaugrand et que l'autre soit élu, tu seras dans de beaux draps ! Il paraît qu'il y a un monsieur avec une mouche rouge qui est terrible et qui soutient M. Decary, il a l'air d'un véritable croquemitaine, et Mme Tuyau, la femme de l'épicier m'a dit qu'il maganerait tous ceux qui auraient voté contre son ami.

— Ah diable ! mais alors, je vais voter pour M. Decary !

— Garde t'en bien, madame Ducernet dont le mari est ton client et qui est une femme bien smart m'a assuré que M. Beaugrand était certain d'être élu mais elle m'a recommandé de ne le dire à personne. Si M. Ducernet apprenait que tu as voté contre M. Beaugrand, bien sûr qu'il ne t'achèterait plus de patates, et c'est effrayant comme ils en mangent dans cette maison là !

— C'est ennuyeux qu'on ne puisse pas voter pour les deux candidats à la fois, ce serait bien plus commode !

— Je te répète qu'en ne votant pour personne cela reviendra au même.

Auguste Pipard se décida à suivre le conseil de sa tendre moitié et le ménage avait repris sa tranquillité habituelle au grand contentement de Mme Pipard qui est une femme calme et n'aimant surtout pas les émotions pendant la nuit. Son mari avait recommencé à ronfler huit heures de suite comme par le passé, et aucun cauchemar ne venait troubler la sérénité de leur sommeil.

Mais elle avait compté sans les intrigues de deux pervers voisins. A gauche, M. Lencorné qui est un citoyen influent du quartier, et un ami intime du poète Tétu depuis que cet adorable versificateur lui a fait une belle poésie dans les bas prix pour fêter le 20ème anniversaire de son mariage. Poésie qui du reste n'avait porté aucun bonheur à la prospérité conjugale de M. Lencorné qui passe à tort ou à raison pour être le plus infortuné des maris.

A droite : M. Calumet un menuisier géné dans ses affaires, qui a reçu en héritage de sa tante, une vieille potence qu'il espère vendre à M. Vanasse ou à quelque autre membre de la famille Pendar.

Ces deux messieurs ayant appris la résolution du voisin Pipard, jurèrent de le faire voter pour M. Decary ; l'un dans l'espoir de crotter des vers du poète Tétu (tous les goûts sont dans la nature) ; l'autre avec la conviction qu'un tel acte l'aiderait au placement de sa vieille potence.

Mais convaincre Pipard n'était pas chose facile, et tous leurs raisonnements échouaient devant son inébranlable résolution de ne pas prendre part au vote.

C'est alors que M. Lencorné suggéra une idée à son ami Calumet :

— Allons consulter les gens du Monde, lui dit-il. Ils sont là toute une troupe qui doivent avoir des plans de nègre dans leur sac, peut-être nous tireront ils d'embaras !

La proposition fut acceptée et les deux compères, heureux de prouver leur zèle, se rendirent immédiatement à l'égoût littéraire de la rue Notre-Dame.

Le hasard les favorisa, il y rencontrèrent justement le poète Tétu ; l'homme à la moustache rousse et plusieurs autres sommités intellectuelles de l'endroit.

Il y eut entre ces messieurs une consultation longue et mystérieuse ; et finalement le poète Tétu déclara qu'il fallait user d'un truc de la picote.

— C'est tout nouveau, ajouta-t-il, et c'est un plan de mon invention ; je n'ai pas encore eu le temps de le mettre en vers ; mais soyez tranquille cela viendra quand je serai reposé des luttes électorales.

Et en même temps il remit à Lencorné une petite boîte carrée sur laquelle on pouvait lire ces mots : *ne pas gratter*.

— Vous trouverez imprimé dedans la manière de s'en servir, dit-il encore, et le résultat du résultat en sera peu près certain.

Lencorné et Calumet se retirèrent enchantés et pendant deux jours ils étudièrent la fameuse explication contenue dans la petite boîte ; ils réussirent comme vous de voir, car voici de qui arrive.

Pendant la nuit qui précéda le jour de l'élection pour la mairie, les époux Pipard furent pris de démangeaisons atroces ; au bout de quelques instants qu'il fut au lit Pipard commença à se gratter, sa femme qui le rejoignit peu de temps après fut bientôt forcée de l'imiter ; et la chambre conjugale eut le spectacle d'un duo de grattage tel qu'on en a jamais eu l'idée dans un hor-



Les suites d'une élection. Un des promoteurs de la candidature Decary finit ses jours dans un cabanon de la Longue Pointe.



L'officier rapporteur d'un Poll du quartier St. Antoine comptant les votes pour Decary.

COUACS

Un des principaux fabricants de fromage a eu l'idée, en vue du prochain concours agricole, de faire photographier ses produits.

Huit jours après on lui apporte une épreuve.

— Ça ! s'écrie-t-il furieux, ça n'a jamais été mon fromage !

— Oh ! si, répond le photographe ; seulement, il aura peut être bougé.

A la campagne :

— Oh as-tu connu Georgette ?

— Sur le champ !

Calino se présente à un guichet de bureau de poste et fait peser une lettre.

— Elle pèse trop, dit l'employé, il faut encore n'importe de trois cents.

— C'est ça ! Pour qu'elle pèse encore davantage !...

Mme X... à qui une de ses amies reprochait d'avoir répandu un secret qu'elle lui avait confié :

— J'ai pensé que si vous aviez vraiment voulu qu'il fut bien gardé, vous auriez commencé par le garder vous-même !

Paysannerie.

M. Pasteur reçoit la visite d'un bon rural, qui lui exhibe sa main, mordue par une "méchante bête enragée" !

— Mais, dit-il, ce ne sont pas là des traces de dents de chien !

— Eh ! ce ne sont point un chien qui nous ont mordu ! Ce sont notre femme qu'étaient en colère et out dit que c'étaient ben plus dangereux !

L'échec de la police dans ses recherches pour découvrir l'assassin de M. Barréme donne de l'actualité à la boutade suivante d'un élève d'harmonie musicale :

— Le professeur. — La phrase est bien mais vous finissez par une ronde qui arrive toujours en retard...

L'élève. — C'est bien ronde de police !

Dans un salon :

— Vous voyez là-bas cette dame ?

— Parfaitement.

— Sa robe est bien mal faite.

— Je le sais, c'est ma femme ; si elle était bien faite, elle ne lui irait pas du tout.